

LES ÉMOTIFS ANONYMES

un film de
Jean-Pierre Améris

Avec
Isabelle Carré
Benoît Poelvoorde

Durée: 80 min.

Sortie: le 19 janvier 2011

Téléchargez des photos:

<http://www.frenetic.ch/films/790/pro/index.php>

RELATIONS PRESSE

Eric Bouzigon
prochaine ag
Tél. 079 320 63 82
eric.mail@bluewin.ch

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG
Bachstrasse 9 • 8038 Zürich
Tél. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11
mail@frenetic.ch • www.frenetic.ch

Synopsis

Jean-René, patron d'une fabrique de chocolat, et Angélique, chocolatière de talent, sont deux grands émotifs. C'est leur passion commune pour le chocolat qui les rapproche. Ils tombent amoureux l'un de l'autre sans oser se l'avouer. Hélas, leur timidité maladive tend à les éloigner. Mais ils surmonteront leur manque de confiance en eux, au risque de dévoiler leurs sentiments.

Liste artistique

Benoit Poelvoorde
Isabelle Carré
Lorella Cravotta
Lise Lamétrie
Swann Arlaud
Pierre Niney
Stephan Wojtowicz
Jacques Boudet
Céline Duhamel
Grégoire Ludig
Philippe Fretun
Alice Pol
Philippe Gaulé
Joëlle Sechaud
Isabelle Gruault
Claude Aaufaure
Philippe Laudenbach

JEAN-RENE
ANGELIQUE
MAGDA
SUZANNE
ANTOINE
LUDO
LE PSYCHOLOGUE
REMI
MIMI
JULIEN
MAXIME
ADELE
PHILIPPE
JOËLLE
ISABELLE
MONSIEUR MERCIER
LE PRESIDENT JURY

Liste technique

Réalisation
Scénario
1er Assistant réalisation
Image
Montage
Son

Décors
Costumes
Maquillage
Coiffure
Scripte
Régie
Casting
Photographe de plateau
Making of
Musique originale
Directeur de production
Produit par

Jean-Pierre Améris
Jean-Pierre Améris et Philippe Blasband
Nils Hamelin
Gérard Simon A.F.C.
Philippe Bourgueil
Jean-Pierre Duret
Marc Bastien
François Groult A.F.S.I.
Sylvie Olivé A.D.C.
Nathalie du Roscoat
Corine Maillard
Jimmy Springard
Delphine Régnier-Cavero
Olivier Lagny
Tatiana Vialle
Marie Baronnet
Mathieu Pradinaud
Pierre Adenot
Baudoin Capet
Nathalie Gastaldo et Philippe Godeau

Entretien avec Jean-Pierre Améris (réalisateur et co-scénariste)

Comment ce projet est-il né ?

J'ai l'impression d'avoir toujours porté ce film en moi. C'est sans doute mon film le plus intime et le plus autobiographique. J'ai toujours su qu'un jour, je raconterais une histoire autour de cette hyperémotivité, de ce trac que j'ai depuis mon plus jeune âge.

Je me souviens que lorsque j'étais enfant et que je devais sortir de la maison, je regardais d'abord par l'entrebâillement du portail pour vérifier qu'il n'y avait personne dans la rue. Si j'arrivais en retard à l'école j'étais incapable d'entrer dans la classe. Cela s'est encore aggravé à l'adolescence et c'est d'ailleurs pour cela que je me suis pris de passion pour le cinéma. À l'abri des salles obscures, j'ai vraiment ressenti la peur, le suspense, la joie, l'espoir, je pouvais vivre les plus grandes émotions sans me soucier du regard des autres.

Pourtant, vous avez fait de nombreux films et le poste de metteur en scène est très exposé...

De cette cinéphilie affective est venue mon envie de faire des films, et c'est le cinéma qui m'a permis de surmonter mes peurs. À mesure que je progressais, j'ai essayé de transformer ce trac en allié. Il est devenu un moteur. C'est ainsi que j'ai osé faire mes premiers courts-métrages et rentrer véritablement dans la peau d'un metteur en scène, avec tout ce que cela impose. Avec le recul, je m'aperçois que la peur a toujours été le sujet de mes films : la peur de s'engager dans LE BATEAU DE MARIAGE, la peur de se lancer dans sa passion d'acteur pour LES AVEUX DE L'INNOCENT, la peur de la mort dans C'EST LA VIE, la peur de la sexualité dans MAUVAISES FRÉQUENTATIONS. Les peurs de mes personnages constituent le prisme par lequel je les observe mais, parce que je suis d'une nature positive, j'aime aussi raconter comment ils les surmontent et s'en sortent.

Vous avez fait partie des Émotifs Anonymes ?

Lorsque dans les années 2000, j'ai découvert l'existence de ces associations, j'y suis allé. J'ai aussi fait partie d'un groupe de parole à l'Hôpital de la Pitié-Salpêtrière. J'ai découvert d'autres gens, d'autres histoires et j'ai surtout pris conscience du nombre incroyable de personnes qui souffrent de ce mal-être. Ce qu'un hyperémotif redoute le plus, c'est la mise en présence, l'intimité. L'idée de se retrouver à nu, au propre comme au figuré, le panique. J'étais très étonné d'entendre le témoignage de très belles jeunes femmes qui étaient complètement angoissées à l'idée d'un rendez-vous, j'ai vu des hommes, dont j'aurais pu envier l'apparente assurance, raconter à quel point la perspective de faire un exposé en public les terrifiait. Je fus à la fois touché et ému par ces détresses quotidiennes.

Comment définiriez-vous le profil type de l'hyperémotif ?

Ces gens-là ne sont pas timides, il s'agit d'autre chose. Ce sont des gens qui vivent dans une tension quasi-permanente, écartelés entre un désir très fort d'aimer, de travailler, d'exister et quelque chose qui les retient et les bloque à chaque fois. Ils sont souvent pleins d'énergie, et ne sont ni déprimés ni dépressifs. C'est cet état de tension les définissant qui m'a mené vers la comédie parce que cela les place souvent dans des situations incroyables. Dans ces groupes de parole, j'ai entendu des choses remarquablement drôles dont on arrivait à rire tous ensemble.

Les hyperémotifs sont tellement prêts à tout pour éviter ce qui leur fait peur qu'ils se retrouvent dans des situations inextricables et vraiment burlesques. Et quand ils osent passer à l'acte, ils peuvent accomplir des choses folles. Ils fonctionnent comme des moteurs à explosion. C'est un formidable ressort de comédie.

Comment les reconnaître ?

Ce n'est pas évident. Ils sont souvent sans le savoir d'excellents comédiens. Puisqu'il faut assurer, ne rien laisser transparaître de ses peurs, ils développent une aptitude à donner le

change, à jouer, qui est souvent impressionnante. Ce n'est pas un hasard si beaucoup de grands acteurs sont des hyperémotifs.

Leur perception du monde est décalée ?

Ces gens voient le monde comme un petit théâtre. Ils sont face à une scène de spectacle sur laquelle ils doivent monter pour jouer tout en étant convaincus qu'ils ne seront pas capables de tenir le rôle. Rien n'est banal pour eux. Entrer dans un restaurant bondé, décrocher le téléphone. Tout les implique à l'extrême. Du coup, ils voient aussi le monde avec une sorte de poésie, un certain décalage, de l'étrange, un peu comme des enfants. Être émotif, c'est être vivant. Malgré toutes les difficultés que cela provoque parfois, c'est aussi une façon de voir la vie avec une intensité exceptionnelle. Paradoxalement, je plains ceux qui sont blasés, qui ne ressentent rien, qui ne remarquent rien, qui vivent tout sans implication. Les émotifs gardent une fantaisie, une énergie qui leur fait voir le monde autrement.

Vos films ont toujours parlé de personnages qui avaient du mal à trouver leur place...

J'ai toujours raconté des histoires sur des individus solitaires qui essaient d'intégrer des groupes. Ils ont peur mais ils cherchent le lien. C'est ce que j'aime raconter dans mes films et c'est un peu la fonction du cinéma : créer un lien, réunir. L'hyperémotivité est une caractéristique qui vous isole beaucoup. Enfant, j'étais plutôt solitaire. Même si je n'ai pas atteint ce genre d'extrême, j'ai connu des gens qui n'arrivaient même plus à sortir de chez eux. Tout devient une épreuve. Aller chercher le pain ou croiser des gens dans un escalier devient un effort. Il y a une peur de l'autre et de son regard.

À votre avis, êtes-vous né hyperémotif ou l'êtes-vous devenu ?

Je crois que l'hyperémotivité trouve racines dans l'enfance. Je me souviens que dans ma famille, quand j'étais jeune, l'anxiété était omniprésente. Il n'y a aucun reproche de ma part envers mes parents mais mon père disait souvent - comme Jean-René dans le film : « Pourvu qu'il ne nous arrive rien ! ». On baignait dans cet état d'esprit. Une autre phrase revenait souvent : « Surtout, ne nous faisons pas remarquer. » Si le téléphone sonnait, c'était forcément pour nous annoncer la mort de quelqu'un ! On vivait donc dans la crainte du coup dur, en faisant notre possible pour ne pas nous faire remarquer. Le fait que je sois grand allait bien sûr à l'encontre de ce second précepte. Résultat : même encore aujourd'hui, me retrouver debout dans une pièce, pour un cocktail par exemple, au milieu de beaucoup de gens, est un cauchemar absolu !

Comment avez-vous décidé d'en faire la base de votre nouveau film ?

C'est un processus lent, une envie qui s'est renforcée en moi au fil du temps. Je suis taraudé par une question : de quoi a-t-on peur dans la vie ? De la sanction, de la moquerie, de l'échec, du regard des autres ? Lorsque j'ai réalisé C'EST LA VIE, j'ai côtoyé beaucoup de gens qui allaient mourir et tous me disaient la même chose : « Quel idiot j'ai été, j'ai eu peur. J'aurais dû aller lui parler, lui dire que je l'aimais. J'aurais dû oser le faire. Maintenant, il est trop tard. De quoi ai-je eu peur ? » Ce sentiment est assez universel. On a tous le regret de ne pas avoir tenté, et c'est souvent stupide. Il faut se lancer, ne pas avoir peur de l'échec, ne pas craindre d'atteindre sa limite. L'important n'est pas de réussir ou d'échouer, mais de tenter. On a trop peur de l'échec. On est dans une époque de course à la performance et cela ajoute encore une pression qui n'apporte rien. Il faut réussir, il faut être beau, jeune mais cela écrase les gens. Personne n'arrive à être aussi performant que les modèles que l'on nous donne. C'est aussi ce que j'essaie de dire avec ce film. J'ai eu envie de raconter une histoire autour de ce trac mais avec une approche légère, qui puisse donner confiance aux gens qui, à des degrés divers, se reconnaîtront dans les souffrances des personnages.

Comment avez-vous structuré l'histoire ?

J'ai vraiment pensé à ce film pendant des années, et l'ai nourri de rencontres et de ma propre expérience. Les choses se sont cristallisées lorsque je me suis aperçu que l'on

pouvait aborder ce thème par le biais de la comédie romantique. Le potentiel des situations possibles entre deux personnes atteintes d'hyperémotivité était énorme. J'ai commencé à collecter des notes, à me documenter. J'ai aussi beaucoup lu, notamment l'ouvrage de Christophe André et Patrick Legeron, « La peur des autres ». Au final, j'ai réuni plus de cent pages de notes et réflexions, mais c'est la rencontre avec Philippe Blasband, un scénariste belge, qui m'a aidé à construire l'intrigue. Je lui ai apporté l'envie de faire une comédie romantique entre deux grands émotifs qui ignorent chacun que l'autre l'est aussi, en s'appuyant sur toute cette matière autobiographique. Ensemble, on s'est attelés à l'histoire. Beaucoup de témoignages que j'avais entendus dans les cercles de parole concernaient le monde de l'entreprise et je souhaitais que la rencontre se déroule dans un cadre de travail. Puis c'est avec Philippe que nous avons trouvé l'idée du chocolat, peut-être parce que l'on était en Belgique, que l'on travaillait à Bruxelles dans un salon de thé, mais sûrement plus parce que le chocolat n'est pas le plus anodin des aliments. Le chocolat est connu pour aider à se sentir mieux, c'est un parfum et un goût liés à l'enfance, et les anxieux en abusent. D'où l'idée de la chocolaterie dans laquelle lui serait patron et elle chocolatière.

Comment avez-vous choisi vos comédiens ?

Avant même de commencer à écrire, j'ai parlé du projet à Isabelle Carré. Avec elle, je venais de tourner MAMAN EST FOLLE pour la télévision et j'avais découvert que nous avions beaucoup de points communs. Avec Isabelle, je me suis senti à l'aise comme rarement. J'ai eu l'impression de rencontrer une sorte d'alter ego. On a parlé du sujet et elle s'est immédiatement montrée intéressée. En collaborant aussi longtemps en amont, on a pu nourrir son personnage de petites choses qui viennent d'elle ou de moi. C'est une comédienne avec laquelle j'ai une vraie affinité et j'espère retravailler avec elle. J'ai pensé aussi à Benoît Poelvoorde très rapidement. Chez Benoît, on sent cette tension. Quand il joue, il se jette dans la scène comme un hyperémotif se jetterait dans la vie. Il se lance, sans filet. C'est un génie comique et comme tous les artistes de ce niveau, la faille et l'émotion ne sont jamais loin. Il peut vraiment être bouleversant tout en étant drôle. L'idée était aussi de le découvrir sous un jour un peu différent, plus sur le fil entre son émotion et son talent comique. Le fait d'écrire pour lui et Isabelle nous a vraiment portés.

Votre film revisite beaucoup des passages obligés de la comédie romantique, mais sous un angle inédit, décalé, et en les emmenant plus loin...

J'aime l'idée de films au genre clairement identifié et pour cette comédie romantique, je me suis souvenu de films que j'ai adorés, souvent anglosaxons. J'aime l'idée d'univers à part, cohérent, d'un petit monde. La métaphore du théâtre est vraiment parfaite : des gens montent sur scène, certains restent dans les coulisses, la plupart préfèrent être spectateurs. Ils restent dans l'ombre, ce sont les plus nombreux, les plus modestes et ils me touchent. C'est à eux que je m'intéresse. Jean-René et Angélique sont de petites gens mais ils peuvent quand même trouver leur place dans le monde et dans une comédie romantique. Ce sont des héros qui remportent beaucoup de petites batailles, mais surtout sur eux-mêmes. Ils luttent pour trouver leur place dans le petit théâtre du monde.

Vous souvenez-vous de la première scène tournée avec Isabelle et Benoît ?

La première vraie scène fut celle du restaurant, leur premier dîner. Nous étions au cœur du sujet, leur rapport fait d'élans, d'envies, de blocages, de doutes, chacun pensant qu'il est le plus terrifié, avec tous les quiproquos que cela engendre. Il y avait une vraie émotion à tourner cette scène. Le choix du restaurant qui a servi de décor n'était pas dû au hasard. C'est le Cintra à Lyon, ville où je suis né et où nous avons tourné la plus grande partie du film. C'est un des restaurants les plus en vue, un lieu qui faisait rêver mon père, avec une décoration assez anglo-saxonne, des boiseries, une ambiance chaleureuse. Isabelle et Benoît ont tout de suite eu le ton juste, un mélange d'humour et d'émotion. Ils étaient drôles et bouleversants.

Votre film offre un environnement assez stylisé, presque hors du temps. On pense parfois à une fable. Comment avez-vous défini le style visuel ?

Cet aspect-là correspond parfaitement à la perception que les émotifs ont du monde. Je voulais que le spectateur plonge dans leur subjectivité. Dans mes premiers films, j'étais plutôt partisan du réel : j'ai tourné LES AVEUX DE L'INNOCENT en prison, C'EST LA VIE dans une véritable unité de soins palliatifs. Ma démarche était d'amener la fiction dans le réel. Depuis JE M'APPELLE ELISABETH, j'ose davantage créer des mondes. Sur LES ÉMOTIFS ANONYMES, j'étais entouré d'une équipe artistique que j'apprécie beaucoup - Gérard Simon à lumière, Sylvie Olivé à la décoration et Nathalie du Roscoat aux costumes - et nous avons créé cet univers intemporel. Pour le personnage d'Isabelle, la référence était Ginger Rogers qui est vraiment une actrice que j'adore, Benoît était un peu James Stewart dans THE SHOP AROUND THE CORNER d'Ernst Lubitsch. Cela passe par une palette de couleurs, le rouge et le vert, un style vestimentaire qui peut faire penser aux années cinquante mais dans un dynamisme d'aujourd'hui, une architecture qui rappelle plus Londres que Paris, avec des briques, des petites vitrines aux lumières chaudes. Je voulais aussi retrouver, transmettre ce plaisir qui m'a fait adorer le cinéma, pénétrer un autre univers, quitter le monde réel.

C'est dans cet esprit que vous avez aussi fait chanter vos comédiens dans le film...

J'ai toujours aimé les chansons dans les films. La petite chanson qu'Isabelle chante « La confiance » est tirée du film LA MÉLODIE DU BONHEUR de Robert Wise, et c'est Julie Andrews qui l'interprète lorsqu'elle se demande pourquoi elle a si peur alors qu'elle est à la veille d'une grande aventure. Pour Angélique, le personnage d'Isabelle, la fredonner c'est un peu comme serrer son doudou, cela la rassure. Le personnage de Benoît chante aussi mais pour une autre raison, tout aussi crédible du point de vue de la psychologie des émotifs. Benoît chante « Les yeux noirs » et je le trouve bouleversant. Ce n'était pas facile pour lui. Ce que fait son personnage est assez symptomatique de ce que font les émotifs. Il a peur de tout, il tremble de se retrouver seul avec la femme qu'il aime, mais tout à coup, il se jette sur le micro et lui chante une chanson en plein restaurant. La façon dont Benoît l'a chantée, ce qu'il dégage à ce moment-là, reste un de mes souvenirs les plus forts sur ce film. J'étais vraiment ému.

De quoi êtes-vous le plus heureux avec ce film ?

Ce qui m'émerveille, c'est la force comique et l'émotion dont Benoît et Isabelle ont fait preuve. Ils ont donné vie aux personnages dans une humanité qui est la leur. C'est à eux que l'on s'attache. Sur un plan plus personnel, ce film constitue une étape dans mon cheminement. Quelque chose se dénoue en moi, j'assume encore plus les choses, j'ai envie d'aller vers les gens et de leur dire que ce n'est pas une honte d'avoir la trouille, que ce qui est dommage c'est de ne pas essayer. Dans le film, Angélique et Jean-René ne surmonteront pas tout, mais ils ne seront plus seuls. J'espère que ce film rendra les gens heureux.

Filmographie

CINEMA

- 2010 LES ÉMOTIFS ANONYMES
AVEC BENOIT POELVOORDE, ISABELLE CARRE
- 2006 JE M'APPELLE ELISABETH
AVEC ALBA GAIA BELLUGI, STEPHANE FREISS, MARIA DE MEDEIROS
- 2004 POIDS LÉGER AVEC NICOLAS DUVAUCHELLE, BERNARD CAMPAN
SELECTION OFFICIELLE « UN CERTAIN REGARD » FESTIVAL DE CANNES 2004
- 2000 C'EST LA VIE
AVEC JACQUES DUTRONC, SANDRINE BONNAIRE
PRIX DE LA MISE EN SCENE FESTIVAL DE SAN SEBASTIAN 2000
- 1998 MAUVAISES FRÉQUENTATIONS
AVEC MAUD FORGET, LOU DOILLON
SELECTION OFFICIELLE AU FESTIVAL DE SUNDANCE 2000
- 1995 LES AVEUX DE L'INNOCENT
AVEC BRUNO PUTZULU, MICHELE LAROQUE
PRIX DE LA SEMAINE DE LA CRITIQUE CANNES 1996
PRIX DE LA JEUNESSE AU FESTIVAL DE CANNES 1996
- 1992 LE BATEAU DE MARIAGE
AVEC FLORENCE PERNEL, MARIE BUNEL, FRANÇOIS BERLEAND
SELECTION OFFICIELLE AU FESTIVAL DE BERLIN 1993

TELEVISION

- 2010 LA JOIE DE VIVRE
AVEC ANAÏS DEMOUSTIER, SWANN ARLAUD
- 2007 MAMAN EST FOLLE
AVEC ISABELLE CARRE, MARC CITTI
PRIX DE LA CRITIQUE DE LA MEILLEURE OEUVRE DE FICTION TV 2008
- 1997 L'AMOUR À VIF
AVEC SOPHIE AUBRY, SAMUEL LE BIHAN
PRIX SACD 1997
- 1996 MADAME DUBOIS, HÔTEL BELLEVUE
AVEC MICHELINE PRESLE

Entretien avec Benoît Poelvoorde

Comment avez-vous rejoint ce projet ?

Isabelle Carré, avec qui j'ai déjà tourné ENTRE SES MAINS d'Anne Fontaine et que j'apprécie énormément, m'a appelé pour me parler du projet de Jean-Pierre. Il n'osait pas me contacter. J'ai lu le scénario que j'ai beaucoup aimé. Je l'ai dit à Isabelle qui lui en a parlé, mais quelques semaines après, je n'avais toujours aucun signe de Jean-Pierre et cela m'étonnait. J'en ai parlé à mon agent, qui est aussi le sien, qui m'a révélé que son comportement n'avait rien d'étonnant étant donné que l'histoire du film était en grande partie la sienne. Quand on sait tout ce qu'il y a d'autobiographique dans ce film, on comprend mieux la situation ! Il m'a finalement appelé quinze jours après et tout s'est très bien passé !

Qu'est-ce qui vous a séduit ?

Je n'imaginai même pas que les Émotifs Anonymes puissent exister. Lorsque j'ai découvert le scénario, je me suis d'abord dit que c'était une excellente idée. Je crois que tout le monde est plus ou moins émotif, mais à ce point, c'est un vrai handicap. Et puis j'ai rencontré Jean-Pierre qui m'a parlé de son expérience, de ces groupes de parole tellement utiles pour ceux qui souffrent. Et tout le projet prenait une autre dimension. À une histoire très bien écrite, s'ajoutait un fond qui pouvait aider beaucoup de monde. Le film est une comédie qui s'appuie sur une réalité souvent méconnue. Le projet n'en était que plus intéressant. L'idée de retravailler avec Isabelle Carré me tentait aussi beaucoup. C'est une femme exceptionnelle et une excellente partenaire avec qui il est motivant de jouer.

Comment avez-vous approché votre personnage, Jean-René ?

J'aimais beaucoup l'idée de jouer ce genre de personnage. Jean-René n'est pas timide, il est paniqué. Il ne bégaye pas, il n'hésite pas, c'est autre chose : il est retenu par ses peurs. Il fallait toujours le jouer au bord d'un basculement. Ce n'était pas évident mais c'était passionnant. Ayant vu ses autres films, je savais en plus que Jean-Pierre allait aborder cela de manière délicate. Pour approcher le personnage, je me servais souvent de ce que j'observais chez Jean-Pierre. Je ne cherchais pas à l'imiter mais je m'en inspirais parfois. Heureusement, Jean-Pierre est plus rieur que mon personnage, mais dans les moments où il a des doutes, lorsqu'il doit prendre des décisions, ils ont des points communs. Comme mon personnage, il a cet élan vers les autres, tout en maintenant une distance. On retrouve là encore d'infimes ruptures, un décalage. Avec lui, il faut plus se fier à ce que l'on ressent qu'à ce que l'on voit.

Comment expliquez-vous que quelqu'un d'hyperémotif puisse se retrouver à diriger un plateau et à faire un film ?

Jean-Pierre se situe bien plus loin dans le cheminement que mon personnage. Il valait mieux, sinon il n'aurait jamais pu assumer le poste de réalisateur qu'il tient d'ailleurs complètement. Jean-René a du mal à diriger quatre personnes alors que Jean-Pierre maîtrise parfaitement son plateau. Je me suis même vite aperçu que malgré son émotivité, Jean-Pierre obtient beaucoup plus facilement ce qu'il veut qu'un réalisateur despote ou un hystérique qui hurle et qui ordonne sans arrêt. De son handicap, il a réussi à se faire un allié. Pendant les temps où il n'ose pas, il réfléchit. Du coup quand il ose, quand il avance, il est préparé au-delà de tout. Il sait exactement ce qu'il veut, il a les arguments, et il vous embarque dans sa vision.

Comment abordez-vous le jeu ?

Je joue tous mes personnages au premier degré. Je me jette dans la scène, dans l'instant. Le réalisateur me resitue la scène dans son contexte pour ne pas perdre la cohérence de l'histoire, et ensuite, si le casting est juste, si les costumes sont bons et que le décor est pertinent, il n'y a plus qu'à se glisser dans le personnage. Jean-René s'articule autour d'une fine ligne entre le fait qu'il ait envie et celui qu'il n'ose pas. Du coup, à chaque fois qu'il se

lance, c'est comme un barrage qui lâche. Même s'il n'est pas méchant, cela le rend parfois violent, à la limite du grossier. C'est une énergie qui le définit aussi et sur laquelle je me suis appuyé.

Y a-t-il des scènes que vous étiez impatient de jouer ?

J'étais gourmand de toutes les scènes de comédie qui vous entraînent plus loin, celles qui font rire mais qui révèlent quelque chose de touchant. Par exemple, lorsque Jean-René ne décroche pas le téléphone lors du premier rendez-vous avec Angélique. J'ai beaucoup aimé jouer cette scène. Toutes les scènes d'embarras, le dîner, dans la ruelle quand il lui prend la main, toutes ces situations me tentaient vraiment. Le fait de les jouer avec Isabelle était un plaisir supplémentaire. On a commencé par filmer les scènes chez le psy. J'étais tout de suite au cœur du personnage. Les trois premiers jours de tournage, j'étais assis sur un canapé, sans ma partenaire de jeu, avec le psy qui bien qu'étant excellent, ne dit pas grand-chose. Et là, le personnage se livre. Toute sa trajectoire psychologique se déroule, même si, par le montage, elle est répartie sur l'ensemble de l'intrigue. C'était un peu difficile, mais cela a eu le mérite de me caler immédiatement dans le personnage. Après, je le connaissais.

Quels points communs pensez-vous avoir avec Jean-René ?

Je ne lui ressemble pas. On a tous des affinités avec les deux personnages du film, ils déclenchent l'empathie, mais de là à leur ressembler il y a de la marge. Les femmes ne m'effraient pas. J'aime ce genre de rôle parce que je peux y exprimer mon aspect le plus vulnérable et un autre qui fait rire. Je ne crois pas être hyperémotif. On confond souvent pudeur et timidité. Je suis pudique mais pas timide.

Comment avez-vous préparé la scène où vous chantez ?

Après PODIUM, je m'étais juré que je ne chanterais plus jamais dans un film. J'étais donc bien décidé à ne pas faire cette scène. À l'époque, j'étais certain de pouvoir convaincre Jean-Pierre. Je ne connaissais pas encore l'extraordinaire ténacité des hyperémotifs ! J'ai tout essayé pour y échapper. Pourtant j'adore chanter dans la vie, mais pour moi chanter en public ou en étant filmé est une véritable torture. Cela pourrait passer pour un trait commun avec mon personnage mais cela ne se place pas sur le même plan. C'est vraiment de la pudeur. J'admire les artistes qui choisissent de s'exprimer en chantant mais j'en suis incapable. Quand on chante, la voix révèle une part de l'âme, une intimité qui déborde de tous les masques que l'on peut se coller. Il y a quelque chose de vrai dans la voix.

Les gens dans les karaokés, pas les pros mais ceux que l'on pousse malgré eux dans la lumière et qui se jettent, me bouleversent. Chanter, c'est se mettre à nu et j'ai lutté pour ne pas le faire. Mais c'était sans compter sur l'obstination de Jean-Pierre et j'ai fini par céder. Heureusement, il y avait Isabelle devant qui jouait le regard.

Quels souvenirs garderez-vous des ÉMOTIFS ANONYMES ?

Il y a eu beaucoup de moments forts mais je crois que la scène où Jean-René arrive aux Émotifs Anonymes et parle à Angélique est ce qui m'a le plus marqué. Il ose un aveu, il ose dire un attachement, une vulnérabilité. C'était bien de le jouer avec Isabelle, c'était un beau moment avec l'équipe et c'est le moment où le personnage surmonte enfin ses limites. J'ai aussi aimé tourner à Lyon, pendant presque un mois, j'ai découvert une ville et des gens formidables. Sous des dehors distants, ils sont vrais, accueillants. Je comprends que Jean-Pierre aime sa ville.

Savez-vous aujourd'hui ce que représente ce film dans votre parcours ?

Ce film reste un moment heureux. Il m'arrive de me demander si je dois encore faire du cinéma. Je n'avais pas vraiment envie de reprendre le chemin des plateaux et le film de Jean-Pierre m'a rappelé ce que pouvait être le plaisir de tourner. Ce film et ceux que j'ai faits ensuite, RIEN À DÉCLARER de Dany Boon et MON PIRE CAUCHEMAR d'Anne

Fontaine, m'ont vraiment rendu heureux. Je m'y suis senti à ma place. Et sur ce projet-là, il y a eu un véritable échange, de vraies rencontres, de bonnes raisons. C'est un film sincère et je crois qu'il fera autant de bien aux gens qui le verront qu'à ceux qui l'ont fait.

Filmographie

2011	MON PIRE CAUCHEMAR DE ANNE FONTAINE RIEN À DÉCLARER DE DANY BOON
2010	LES ÉMOTIFS ANONYMES DE JEAN-PIERRE AMERIS L'AUTRE DUMAS DE SAFY NEBBOU
2009	COCO AVANT CHANEL DE ANNE FONTAINE LA GUERRE DES MISS DE PATRICE LECONTE
2008	LES RANDONNEURS À SAINT-TROPEZ DE PHILIPPE HAREL ASTÉRIX AUX JEUX OLYMPIQUES DE FREDERIC FORRESTIER ET THOMAS LANGMANN
2007	LES DEUX MONDES DE DANIEL COHEN COWBOY DE BENOIT MARIAGE
2006	SELON CHARLIE... DE NICOLE GARCIA DU JOUR AU LENDEMAIN DE PHILIPPE LE GUAY
2005	ENTRE SES MAINS DE ANNE FONTAINE
2004	NARCO DE GILLES LELLOUCHE ET TRISTAN AUROUET ATOMIK CIRCUS, LE RETOUR DE JAMES BATAILLE DE DIDIER ET THIERRY POIRAUD PODIUM DE YANN MOIX
2002	LE BOULET DE ALAIN BERBERIAN ET FREDERIC FORESTIER PRIX JEAN GABIN 2002
2001	LE VÉLO DE GHISLAIN LAMBERT DE PHILIPPE HAREL LES PORTES DE LA GLOIRE DE CHRISTIAN MERRET PALMAIR
1999	LE CONVOYEURS ATTENDENT DE BENOIT MARIAGE
1997	LES RANDONNEURS DE PHILIPPE HAREL
1992	C'EST ARRIVÉ PRÈS DE CHEZ VOUS DE REMY BELVAUX, BENOIT POELVOORDE ET ANDRE BONZEL

Entretien avec Isabelle Carré

Vous souvenez-vous de la première fois où J.-P. Améris vous a parlé du projet ?

C'était bien avant qu'il ne l'écrive. Nous venions de tourner MAMAN EST FOLLE et il m'a juste parlé de l'idée. Il m'a confié qu'il se rendait aux réunions des Émotifs Anonymes et nous avons beaucoup échangé autour de ce que nous ressentions de notre émotivité. Cela nous a rapprochés. Jean-Pierre est quelqu'un que j'apprécie énormément en tant qu'homme et en tant que metteur en scène. J'aime sa façon de diriger. L'idée de retravailler avec lui et sur ce sujet-là en particulier me tentait vraiment.

Comment définiriez-vous votre émotivité ?

Aujourd'hui, j'en parle plus facilement. Ça a été une souffrance mais c'est beaucoup plus léger maintenant. C'est quelque chose qui affecte votre quotidien. Par exemple, lorsque je me mettais en colère, je pleurais. Une part de moi-même se retournait contre moi. C'est assez compliqué à gérer parce que tout à coup, il y a quelque chose qui vous submerge. Il n'y a pas si longtemps, lorsque j'allais à un dîner, il fallait que je fasse dix fois le tour du pâté de maisons, parfois en pleurant, avant d'oser m'y rendre effectivement.

Pour moi, la timidité et l'hyperémotivité sont liées. Je crois que ce n'est pas par hasard si je fais ce métier. Jouer me permet de canaliser, de valoriser ces émotions. Exercer un métier où il s'agit de se montrer et de ressentir en public peut paraître paradoxal, mais ça ne l'est pas. Sur un plateau ou une scène, on est caché derrière un personnage, derrière une mise en scène.

Être comédienne m'autorise à vivre des émotions avec une liberté et une intensité qui ne sont pas toujours permises dans la vie.

Savez-vous d'où vous vient cette émotivité ?

Pas vraiment. Peut-être quelque chose dans l'adolescence, des chocs émotionnels, des circonstances qui ont sans doute favorisé cette tendance. Enfant, j'étais assez sûre de moi, et c'est à l'adolescence que cela s'est fragilisé. Heureusement, mon métier, les rencontres et le fait d'avoir pu mener la vie dont j'ai rêvé m'ont aidée à surmonter cela. C'est exactement l'histoire du film. Certaines choses vous empêchent d'avancer, il faut les contourner et trouver le moyen de faire à sa façon.

Avez-vous comparé vos expériences avec Jean-Pierre ?

Nous avons surtout discuté. Je lui ai par exemple raconté que lorsque je suis allé à Cannes pour la présentation de LA FEMME DÉFENDUE de Philippe Harel, j'étais terrifiée. J'étais seule et l'unique moyen que j'avais trouvé pour me rassurer était de chanter une chanson de LA MÉLODIE DU BONHEUR. Dès que je stressais, comme Julie Andrews, je me répétais :

« J'ai quand même confiance en moi... » Cela m'aidait. J'avais aussi plein de grigris sur moi, des babioles. Aujourd'hui ça va mieux ! Jean-Pierre a beaucoup aimé cette anecdote et l'a utilisée dans le film. Des échanges comme celui-là, nous en avons eu énormément et ils ont contribué à nourrir mon personnage. J'avais très envie de retravailler avec Jean-Pierre parce que j'ai vraiment aimé l'expérience du film MAMAN EST FOLLE. Une des choses qui m'intéresse le plus dans mon métier, c'est la possibilité qu'il offre de rentrer dans d'autres univers que le mien. On ne le fait pas comme de simples observateurs, on le fait de l'intérieur, avec ceux qui le vivent. On se retrouve dans des mondes, dans des réalités dont on a connaissance mais qui nous restent habituellement fermés. Jean-Pierre m'avait permis cela.

Cette notion d'univers se retrouvait avec LES ÉMOTIFS ANONYMES. Du coup, pour le film, je suis moi-même allée dans les groupes de parole. Au début, j'étais un peu mal à l'aise, j'avais l'impression de me servir de la fragilité de ces gens pour nourrir mon travail, mais nous nous sommes mis à échanger, à parler et cela a eu un effet à la fois sur mon travail et

dans ma vie. Avec eux, j'ai pris conscience du besoin de rencontrer des gens auxquels on ressemble.

Qu'avez-vous pensé en découvrant le scénario achevé ?

Jean-Pierre et moi discutons des films que nous aimons, dans un registre très large, des comédies américaines des années cinquante aux comédies sentimentales anglaises contemporaines, de Woody Allen à Judd Apatow. Lorsque j'ai découvert le scénario terminé, j'ai retrouvé cet esprit. Jean- Pierre est quelqu'un de romantique et je trouve cela assez rare chez un metteur en scène français. Dans son film, on retrouve le goût des situations, des joutes verbales, les dialogues ciselés, le tempo. Tous ces ingrédients sont là. La scène du premier dîner au restaurant est emblématique. Elle avec ses fiches pour se rassurer, lui avec ses chemises pour se changer. La situation est excellente mais cela ne s'arrête pas là. C'est tout un rythme, des détails, des maladresses, des ruptures de ton qui font avancer l'intrigue et révèlent les personnages. La grande force du projet de Jean-Pierre est de reposer sur un sentiment intime. Il n'a pas pris un sujet dans l'air du temps, il n'a pas sorti un « pitch ». Il est allé au plus profond de lui-même pour puiser la matière d'une histoire qu'il a ensuite emmenée vers l'universalité. C'est une comédie qui part d'une réalité. C'est une histoire hors norme qui parlera à tout le monde.

Comment avez-vous approché le personnage d'Angélique ?

Il y a chez Angélique une certaine tension. C'est un de mes points communs avec le personnage. Un peu comme elle, au-delà de la douceur que l'on perçoit d'abord, j'ai énormément d'énergie et je suis du genre volontaire ! Il ne fallait pas qu'elle semble timorée. Elle n'est pas du genre à hésiter. Elle a envie de tout mais elle est bloquée. Sachant cela, si on devait définir Angélique d'un seul adjectif, « courageuse » serait le plus adapté. Il faut un sacré courage pour surmonter ce qui l'entrave. Le courage, c'est la clef du personnage. Le fait qu'elle ait un don me touchait aussi. Et que paradoxalement, pour elle, il n'est pas facile de vivre avec ça. Au début, elle aurait presque envie de s'en excuser, de le cacher. Il va lui falloir du temps pour apprendre à l'assumer. C'est une autre jolie chose que dit le film : les gens les plus modestes, dans tous les sens du terme, peuvent avoir un don et cette histoire raconte comment ils peuvent l'exprimer et le partager. Visuellement, pour le personnage, je voyais souvent une sorte de Mary Poppins, d'ailleurs incarnée par Julie Andrews. J'ai aussi parfois pensé à ma mère -une source d'inspiration inépuisable. Je me rappelle, quand j'étais enfant, son désarroi devant des vendeuses un peu trop autoritaires. Cette fragilité qui surgie tout à coup m'a beaucoup marqué. C'est ce que vit Angélique.

Comment avez-vous réagi lorsque vous avez su que Benoît serait votre partenaire ?

J'ai su dès le départ que Jean-Pierre souhaitait lui confier le rôle de Jean-René et c'était pour moi une raison supplémentaire de me réjouir et d'être impatiente de commencer le tournage. En ayant le casting aussi tôt dans le développement, Jean-Pierre et le scénariste, Philippe Blasband, ont pu faire du sur mesure. Benoît est quelqu'un que j'aime énormément pour beaucoup de raisons. J'ai une grande reconnaissance envers ces êtres qui, comme lui, ont une très forte singularité et l'assument. Ils en font une force et nous aident à assumer tous les petits côtés hors norme que nous pouvons avoir. Leur personnalité éclaire un champ de liberté dans lequel il est plus facile d'exister. Cela fait beaucoup de bien. Ces gens-là sont précieux, il faut les protéger, les laisser exister. Benoît est de cette espèce.

Comment avez-vous fonctionné avec lui ?

Nous nous retrouvions cinq ans après ENTRE SES MAINS. À l'époque, avec ce film d'Anne Fontaine, Benoît abordait un registre assez nouveau pour lui. Il était dans le doute. Là, je l'ai redécouvert plus puissant, encore plus à l'aise dans la gamme des facettes qu'il maîtrise parfaitement. Mais son jeu s'est encore enrichi, il a gagné en souplesse. Il est capable de jouer sur différents registres, parfois simultanément. C'est impressionnant. Benoît est pudique et j'aime cela. Tout ce qu'il donne n'en a que plus de prix. Sa confiance me touche. Nous avons commencé par la scène du restaurant, ce qui était très intelligent car toute la

complexité du rapport des personnages est là. On sent une tension, une énergie dans la scène et je crois que nos retrouvailles y sont pour quelque chose. Un peu comme les personnages, rejouer ensemble et peut-être peur de ne pas être à la hauteur de l'autre.

Comment avez-vous travaillé avec Jean-Pierre ?

Il est très précis, il n'hésite pas à faire beaucoup de prises. Il nous aide à avancer en garantissant la cohérence du film. Jean-Pierre est proche de nous, pugnace, il ne nous lâche pas. Jean-Pierre nous disait jusqu'où aller dans le jeu. Il fallait se mouiller mais sans aller jusqu'au caricatural.

C'est lui qui nous donnait la limite. Je suis touchée qu'il ait mis des choses qui me sont personnelles dans le film. Cela confirme si besoin la proximité que nous avons. Il y a beaucoup d'aspects de lui dans lesquels je me reconnais.

Qu'avez-vous ressenti en découvrant le film achevé ?

Il y a un plan que j'adore : celui de Benoît lorsqu'il vient de changer de chemise et qu'il revient dans le restaurant, sur le morceau «You are my destiny ». Je le trouve beau, il dégage un truc incroyable. Par rapport au film dans son ensemble, ce n'est pas une simple comédie,

aussi brillante et pétillante soit-elle. Je crois que Jean-Pierre accomplit un chemin dont LES ÉMOTIFS ANONYMES est une étape importante. Dans tous ses films, il parle de groupes et de personnages décalés, solitaires, fragiles. MAMAN EST FOLLE était dans cette lignée. Il y a pourtant une différence : le plus souvent, Jean-Pierre apportait ses histoires dans un contexte très réel alors que là, plus que jamais, il apporte sa réalité, une véritable intimité, dans un univers qu'il a créé de toutes pièces. Le film est très mis en scène, les décors, les costumes, la lumière sont stylisés, hors du réel et c'est le cœur du sujet qui cette fois, nous ramène à une nous avions envie de réalité. Je crois que Jean-Pierre, un peu comme ses personnages, a gagné en assurance. Du coup, dans un vrai tempo de comédie, son film porte un espoir qui lui ressemble. Il parle de gens modestes qui vont vers de grandes choses.

Filmographie

CINEMA

- 2011 DES VENTS CONTRAIRES DE JALIL LESPERT
RENDEZ-VOUS AVEC UN ANGE DE YVAN THOMAS ET SOPHIE DE DARUVAR
- 2010 LES ÉMOTIFS ANONYMES DE JEAN-PIERRE AMERIS
LE REFUGE DE FRANÇOIS OZON
- 2009 TELLEMENT PROCHES DE OLIVIER NAKACHE ET ERIC TOLEDANO
- 2008 MUSÉE HAUT, MUSÉE BAS DE JEAN-MICHEL RIBES
LE BUREAUX DE DIEU DE CLAIRE SIMON
CLIENTE DE JOSIANE BALASKO
- 2007 LE RENARD ET L'ENFANT DE LUC JACQUET
ANNA M. DE MICHEL SPINOSA
- 2006 CŒURS DE ALAIN RESNAIS
QUATRE ÉTOILES DE CHRISTIAN VINCENT
- 2005 ENTRE SES MAINS DE ANNE FONTAINE
L'AVION DE CEDRIC KAHN
- 2004 HOLY LOLA DE BERTRAND TAVERNIER
- 2003 LES SENTIMENTS DE NOEMIE LVOVSKY
- 2002 SE SOUVENIR DES BELLES CHOSES DE ZABOU BREITMAN
CESAR DE LA MEILLEURE ACTRICE 2003
- 2000 ÇA IRA MIEUX DEMAIN DE JEANNE LABRUNE
- 1999 LES ENFANTS DU MARAIS DE JEAN BECKER
MERCREDI, FOLLE JOURNÉE DE PASCAL THOMAS
- 1997 LA FEMME DÉFENDUE DE PHILIPPE HAREL
PRIX ROMY SCHNEIDER 1998
- 1992 BEAU FIXE DE CHRISTIAN VINCENT

THEATRE

- 2010 UNE FEMME À BERLIN MIS EN SCENE PAR TATIANA VIALLE
- 2008 UN GARÇON IMPOSSIBLE MIS EN SCENE PAR JEAN-MICHEL RIBES
- 2007 BLANC MIS EN SCENE PAR ZABOU BREITMAN
COMMENT DIRE MIS EN SCENE PAR NICOLE AUBRY
- 2004 L'HIVER SOUS LA TABLE MIS EN SCENE PAR ZABOU BREITMAN
MOLIERE DE LA MEILLEURE COMEDIENNE
- 2003 LA NUIT CHANTE MIS EN SCENE PAR FREDERIC BELIER-GARCIA
- 2002 HUGO À DEUX VOIX MIS EN SCENE PAR NICOLE AUBRY
- 2001 OTHELLO MIS EN SCENE PAR DOMINIQUE PITOISET
LEONCE ET LENA MIS EN SCENE PAR ANDRE ENGEL
- 2000 RÉSONANCES MIS EN SCENE PAR IRINA BROOK
- 1999 MADEMOISELLE ELSE MIS EN SCENE PAR DIDIER LONG
MOLIERE DE LA MEILLEURE COMEDIENNE

1996 SLAVES MIS EN SCENE PAR JORGE LAVELLI
1993 ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR MIS EN SCENE PAR JEAN-PIERRE VINCENT
IL NE FAUT JURER DE RIEN MIS EN SCENE PAR JEAN-PIERRE VINCENT
1992 L'ÉCOLE DES FEMMES MIS EN SCENE PAR JEAN-LUC BOUTTE